

L'ARRIVÉE D'UN RÉSIDENT ANGLAIS

AU BO-ROTSE

ET L'AVENIR COLONIAL DE CE PAYS

Par EUGÈNE BÉGUIN, *missionnaire à Nalolo, pays des Ma-Rotse*

(Haut-Zambèze).

D'année en année, le flot envahissant de la civilisation européenne pénètre de plus en plus au cœur de l'Afrique. Sous ce rapport, le mouvement parti du cap de Bonne-Espérance est probablement le plus remarquable. Qu'on songe à ce qu'était le Sud de l'Afrique, il y a cinquante ans, ou même seulement il y a dix ans, et à ce qu'il est aujourd'hui; on sera simplement émerveillé des progrès accomplis. Le classique wagon à bœufs tend de plus en plus à être remplacé par le chemin de fer; non seulement les grands centres miniers de Kimberley, de Johannesburg et de Bulawayo attirent les foules, mais il se crée aussi des industries; il existe, au Sud de l'Afrique, des fabriques de conserves alimentaires, des cordonneries et d'autres fabriques encore; de plus en plus, le Sud-Africain cherche à devenir indépendant de l'Europe et, de même qu'il s'est créé une civilisation américaine, il commence aussi à se former une civilisation sud-africaine.

Ce mouvement atteint aujourd'hui le Zambèze; chaque année on y voit arriver quelques avant-coureurs: des chasseurs, des

marchands, des explorateurs ou de simples aventuriers. Mais il s'est passé, il y a quelques mois, un événement considérable, qu'on peut considérer comme la prise de possession officielle, toute pacifique, des pays riverains du Haut-Zambèze par le gouvernement anglais. Cet événement nous a paru un fait assez important dans l'histoire politique de ce pays pour le relater dans le *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*.

Voilà longtemps que le royaume de *Lewanika* (voir mon article sur le Bo-Rotse) fait l'objet de discussions diplomatiques entre les cabinets de Londres, de Lisbonne et même de Berlin. Les Portugais voudraient avoir une suite ininterrompue de possessions de la Côte occidentale à la Côte orientale et réclament ce pays pour eux. Ils fondent leurs réclamations sur le fait que ce sont des Portugais qui, les premiers, ont visité ce pays; en effet, on dit qu'avant Livingstone déjà, des trafiquants, venant de la côte occidentale, faisaient des affaires avec les Ba-Rotse; on en cite même un qui aurait fait le voyage d'une côte à l'autre, alors que Livingstone n'avait pas encore traversé l'Afrique. Mais ces voyageurs portugais, qui, du reste, étaient avant tout des marchands d'esclaves, n'ont laissé aucune relation de leurs voyages; au reste, je ne puis réussir à découvrir quel droit peut autoriser un gouvernement européen à prendre possession d'un pays le fait qu'un de ses ressortissants l'a visité. C'est là, si on y pense, une étrange façon de procéder; on devrait, semble-t-il, consulter avant tout les premiers intéressés, à savoir, sinon les habitants du pays convoité, du moins ses chefs. Or, dans le cas particulier, *Lewanika* ne veut rien avoir affaire avec les Portugais; il désire, au contraire, se mettre sous la protection de la couronne d'Angleterre. En considération de ce désir, depuis plusieurs années déjà, le gouvernement¹ britannique lui promettait l'envoi d'un représentant. Mais la promesse tardait tant à se réaliser, qu'on en était venu à douter de l'arrivée de cet ambassadeur. Cependant l'année 1897 a vu cette promesse se réaliser.

En effet, le 17 septembre, le *major Corryndon*, accompagné d'un secrétaire et de cinq soldats, arrivait à Kazungula, où l'attendait une flottille de près de cent canots que lui avait envoyée le roi, sous la conduite du prince héritier *Litia*. Sans tarder, ces messieurs se mettaient en demeure d'entreprendre un voyage de trois semaines sur le fleuve pour se rendre à

Lealuyi, la capitale. Le 14 octobre, ils arrivaient à Nalolo, la résidence de Mokune, la sœur aînée du roi, qui jouit dans le pays d'un pouvoir à peu près égal au sien. Enfin, toujours en amont, le 20 octobre, le major Corryndon et sa troupe arrivaient à *Lealuyi*. Il fut reçu par une foule immense; non seulement la jeunesse, l'*élite* du pays était là, mais encore des vieillards, tout blancs et tremblotants. Sur l'ordre du roi, on rendit au major les honneurs qu'on ne rend dans le pays qu'aux principaux membres de la famille royale: le *shualela*, salutation enthousiaste par acclamations, rendue d'un commun accord par toute la foule, qui lève en même temps les bras au ciel comme un seul homme, puis se jette à genoux et claque des mains.

Les jours suivants, il y eut plusieurs séances au « *khotta* » où assistaient régulièrement, non seulement le roi et ses principaux conseillers, mais la plupart des chefs du pays; enfin, il y eut un grand *pitso* (convocation), espèce de *landsgemeinde*, mais qui ne rappelle que de loin cette institution des petits cantons, puisqu'ici la liberté est encore inconnue. Seuls le roi et ses chefs ont la parole, la foule n'a qu'à écouter et approuver leurs décisions.

Les Ba-Rotse sont très préoccupés de leur pouvoir; ils sentent bien que l'arrivée des Blancs ouvre une ère nouvelle qui marquera « le commencement de la fin »; ils se rendent vaguement compte que leur autorité va être ébranlée, aussi la note dominante de leur discours dans ce *pitso* a été d'insister sur le fait que l'arrivée du Résident n'amenait aucun changement dans leur organisation sociale, que le pouvoir des chefs n'était pas modifié, et que l'esclavage continuerait à subsister.

En effet, il doit en être ainsi pour le moment. Le major Corryndon est envoyé auprès de Lewanika comme un gage vivant d'amitié de la part du gouvernement de la reine Victoria, mais il ne doit avoir aucun pouvoir, si ce n'est auprès des Blancs qui viendront s'établir dans le pays. Pour le moment, le Résident anglais au Bo-Rotse doit être le protecteur du roi contre les invasions étrangères et son intermédiaire entre lui et le gouvernement britannique. Mais il n'en est pas moins certain que les Anglais sont maintenant établis dans ce pays et cela d'autant plus solidement qu'ils y sont venus en amis.

Mais, pour tout autant, toute discussion ne sera pas close.

Lewanika est le chef incontesté de vastes territoires qui s'étendent aussi bien sur la rive gauche que sur la rive droite du fleuve, depuis à peu près les sources du Zambèze au delà le Mosi oa thunya (chutes Victoria). Or, un traité passé entre les Anglais et les Portugais, il y a quelques années, admettait comme frontière le Zambèze, concédant aux Portugais la rive droite. Mais, comme bien on peut le comprendre, Lewanika n'est pas disposé à laisser démembrer son royaume et il demande à ses amis les Anglais de prendre sa cause en mains, d'où de nouvelles complications et de nouvelles notes diplomatiques échangées; à quand la solution? Nous l'attendons encore, quoiqu'il y ait déjà deux ans que la question soit en suspens. Ceci montre avec quel sans gêne les nations européennes disposent de pays sur lesquels elles n'ont aucun droit.

II

Quelles seront les conséquences de cet événement, l'arrivée d'un résident britannique auprès de Lewanika?

Il y en aura plusieurs, dans différents domaines; nous ne voulons nous placer maintenant qu'au point de vue politique. La conséquence la plus immédiate de cet événement, et qui est aussi celle que recherchent les gouvernements européens, sera d'ouvrir un nouveau débouché au commerce, une nouvelle source de revenus, un nouveau pays à l'exploitation des Blancs; aussi devons-nous nous attendre à en voir arriver maintenant en assez grand nombre, d'autant plus qu'il va se construire un chemin de fer de Bulawayo aux chutes Victoria, ce qui rapprochera ce pays du monde civilisé dont jusqu'à présent il a été terriblement isolé, à cause de cette vaste étendue déserte du Kalahari qui complique et rend excessivement chères les communications du Sud avec le Zambèze; et cela, particulièrement ces deux dernières années, d'une part à cause de la peste bovine qui a détruit presque tout le bétail du Sud de l'Afrique, d'autre part parce que le Kalahari paraît se dessécher toujours plus; d'année en année, la pénurie d'eau y est plus grande

et, par conséquent, il devient toujours plus difficile de le traverser.

Le royaume de Lewanika sera certainement un débouché pour le commerce, car les Noirs aiment beaucoup à acheter les produits européens, les habits, les couvertures, les étoffes en particulier.

Cependant, il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de ce nouveau débouché, à cause du manque de ressources; les gens sont ici très pauvres et, n'ayant pas encore l'occasion de gagner de l'argent, ils n'en ont donc pas à dépenser; seuls les chefs possèdent quelque chose; aussi les marchands qui viennent ici doivent se contenter de donner leurs marchandises pour du bétail, de l'ivoire, des peaux d'animaux sauvages, ou des produits de l'industrie indigène, qu'ils revendent comme curiosités ethnographiques. J'aime à croire qu'ils réalisent quelques bénéfices, mais ce n'est cependant pas là un commerce facile; il faut compter avec des pertes inévitables; il peut arriver que dans le trajet du Zambèze au Sud de l'Afrique tout ou partie du bétail acheté périsse; puis ces articles, produits du pays, qu'ils ont échangés contre leurs marchandises, ils ne réussiront pas nécessairement à les revendre avec profit. Aussi, pour longtemps encore, il ne faut pas s'attendre à faire beaucoup de commerce ici.

Le pays a-t-il quelque avenir pour l'agriculture? On pourrait le croire, puisque nous sommes sous les tropiques, ces tropiques si vantés, si merveilleux, où, dit-on, la végétation est luxuriante, où tout atteint des proportions extraordinaires. Qu'il existe des pays ayant ce caractère merveilleux, j'aime à croire que c'est le cas et que ce qu'on appelle la *végétation tropicale* n'est pas une légende; mais il ne faut, en tout cas, pas étendre ce terme à tous les pays tropicaux; celui que nous habitons, par exemple, n'a aucun de ces caractères. En dehors de la saison des pluies, le pays a l'air misérable, il est tout brûlé, les prairies jaunissent, le bétail maigrit faute d'une bonne nourriture; il n'y a dans ce pays aucun fruit que des Européens puissent comparer à ceux qu'ils connaissent; les quelques fruits sauvages que l'on trouve ont toujours d'énormes noyaux et très peu de chair; ils n'ont, du reste, rien de savoureux. A peu près tous les essais de culture que nous avons faits n'ont rien donné, ou très peu de chose; nous avons semé diffé-

rents légumes européens, des fruits, du café, du thé; les uns ont levé, mais ont séché têt après, tandis que d'autres n'ont pas même levé; seules les tomates ont prospéré. La cause de cette stérilité est que presque tout le pays est sablonneux. Cependant, les indigènes cultivent et récoltent même beaucoup, quand les sauterelles n'ont pas tout ravagé; leurs produits sont variés, ils ont le maïs, le millet, le manioc, différentes espèces de sorgho, la patate, la courge, les haricots, la canne à sucre. Mais la plupart de ces cultures se font pendant la saison des pluies, sur des monticules, généralement des termitières dont la terre est fertile; ou bien, ils cultivent des bas-fonds où l'eau séjourne; mais si cela suffit aux besoins des indigènes, la pénurie se ferait sentir dès qu'on voudrait faire de l'agriculture en grand; aussi, sous ce rapport, ce pays n'a-t-il pas d'avenir.

Quel profit l'Européen trouvera-t-il donc à s'établir dans ces contrées? Actuellement, l'exploitation des mines qu'on pourra découvrir sera seule rémunératrice. On découvrira peut-être de l'or; d'aucuns prétendent en avoir reconnu l'existence dans les parties montagneuses du royaume de Lewanika, celles qui se trouvent à l'extrémité orientale, notamment le Bo-Shikolumboe et le Bo-Toka. C'est dans cette dernière région que se trouve le Mosi oa Thunya; on y a découvert récemment d'importants gisements de charbon, et c'est pour les exploiter qu'on a décidé la construction du chemin de fer de Bulawayo aux chutes.

Tout homme qui serait tenté de vouloir venir dans ce pays pour y chercher fortune fera donc bien de se rappeler qu'il aura ici peu de chances de succès; que, soit le commerce, soit l'agriculture, ne sont pas des sources de gain; le commerce pourra le devenir, quand les indigènes auront trouvé des moyens de gagner de l'argent, mais, actuellement, ce n'est pas au bord du Zambèze qu'il faudra compter faire de bonnes affaires. Quant aux ressources que les mines pourront offrir, elles sont un peu plus sûres, mais, actuellement, on n'a encore découvert que du charbon.

Enfin, ceux qui voudront venir ici devront se rappeler que, comme dans la plus grande partie de l'Afrique, ils auront à compter avec la fièvre, ce fléau qui s'attaque aux plus robustes, les abat aussi bien moralement que physiquement. Aussi

sont-ils à plaindre ceux qui viennent dans ces pays sans fortes convictions, sans espérance en dehors des choses de ce monde ; affaiblis par les revers et la maladie ils résistent difficilement ; abattus, démoralisés, ils finissent souvent misérablement.

Nalolo, Ba-Rotseland, 27 mai 1898.

Cette seconde lettre nous est parvenue au commencement d'août 1898. Elle est donc restée trois mois en route. L'ouverture du chemin de fer de Bulawayo rend déjà plus rapides les communications avec l'Europe. (*Note de la Rédaction.*)